171

ÉPISODE DE 1812,

OU

L'ESPIONNE RUSSE,

Comédie-Vaudeville en trois Actes,

681.

PAR

MM. MÉLESVILLE ET CARMOUCHE ;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS,
LE PREMIER JUILLET 1829.

PRIX : 2 FRANCS.

Lettre 30 = 3 f.

3514 B

PARIS.

BARBA, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS;

BEZOU, LIBRAIRE,
Éditeur du Théâtre de M. Scribe,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 29.

1829

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BISCHOFF, aubergiste.	M. BLONDIN.
GOTTE, vieille servante	Mme VAUTRIN.
LOUISE	Mme LAFONT.
PATERNICK, garde-magasin de fourrages	M. ODRY.
MEUNIER, sergent	M. HYPOLITE.
DOMINIQUE, maréchal-des-logis de hussards	M. DAUDEL.
Un vieux Grenadier.	M. LÉOPOLD.
Un jeune Soldat	M. ALPHONSE.
Un autre Soldat.	M. BÉGAT.
La Sentinelle de gauche.	M. GEORGE.
La Sentinelle de droite	M. PRIEUR.
Deux Officiers	M. LEMAITRE. M. EMMANUEL.
Soldats.	
Paysans.	

(*La scène se passe dans un bourg de Russie.*)

IMPRIMERIE DE DAVID,
Boulevard Poissonnière, nº 6.

ÉPISODE DE 1812,

OU

L'ESPIONNE RUSSE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une cour d'auberge. A droite du spectateur, la porte d'entrée donnant sur une rue de village. A gauche, le corps de logis, avec une espèce de petit hangard, ouvert sur le devant de la scène, sous lequel on voit une table en pierre et deux tabourets en chêne. Au fond, un puits, une haie; et à l'horizon, des montagnes et quelques pins couverts de neige.)

SCÈNE PREMIÈRE.

BISCHOFF, *regardant au fond*; *ensuite* PATERNICK; GOTTE, *balayant.*

BISCHOFF.

Ce diable de Paternick ne revient pas.. lui qui m'avait promis de me tenir au courant... Ah! le voici, arrivez donc.

PATERNICK.

C'est vous, vous, Bischoff.

BISCHOFF.

Ah! mon Dieu.. comme vous êtes pâle!... Eh! bien quelles nouvelles?

PATERNICK.

Ah! mon bon Bischoff... ils reviennent sur leurs pas!.

BISCHOFF.

Les Français !

GOTTE, *quittant son balai.*

Qu'est-ce que vous dites donc, M. Paternick?

PATERNICK.

Que ce détachement qui a passé hier... venant de Krasnoï.... et dont nous nous sommes crus débarrassés, sera ici dans une demi-heure....

BISCHOFF.

Saint Nicolas ! ils reviennent !..

GOTTE.

Qu'est-ce que cela signifie ?..

PATERNICK.

Qu'ils sont en pleine retraite... qu'ils sont coupés !... Vous pouvez m'en croire, mon cher, nous nous y connaissons... les retraites... depuis quinze ans nous n'avons fait que cela avec eux...

BISCHOFF.

Eh ! bien alors... s'ils s'en vont... laissez-les partir.

PATERNICK.

Dieux ! Bischoff ! le sang moscovite est-il glacé dans vos veines !... vous, un maître de bourg, ce que nous appelons *goronidchi*... et moi ancien garde-magasin, nous laisserions échapper une si belle occasion de nous distinguer !...

BISCHOFF.

Que voulez-vous faire ?

PATERNICK.

Vous le demandez !... si j'étais sûr qu'ils sont perdus, je n'hésiterais pas à les faire prisonniers !

GOTTE.

C'est cela !

BISCHOFF.

Et si c'était une ruse de guerre... et au moment où nous les arrêterons, s'il leur arrivait d'autres troupes !... nous serions fusillés.

PATERNICK.

Hein ?... qu'est-ce que vous dites... Je n'avais pas envisagé la question sous ce point de vue politique !...

GOTTE.

Bah !... ça ne doit pas nous empêcher.

PATERNICK.

Si fait!... Diable! allons doucement, il s'agit de montrer de l'esprit national et de ne pas recevoir une taloche.

AIR: *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

A mon pays je dois mes soins,
Je veux qu'il redevienne libre;
Mais quand j'aurais un bras de moins,
En gard'rait-il plus d'équilibre!
Et j'aime mieux, vu les grands froids,
Et puis pour rester plus ingambe,
Me faire du feu de mon bois,
Plutôt que d' m'en faire une jambe.

GOTTE.

Est-ce que ça doit vous arrêter?... Je vais stimuler les habitans... dans un quart-d'heure... nous pouvons avoir le plus joli petit soulèvement!

PATERNICK.

Comme elle y va, votre vieille Gotte! Doucement, fille des Kalmoucks!... ce détachement est considérable...

GOTTE.

Soixante-trois hommes!

PATERNICK.

Soixante-trois hommes et demi... à cause du petit tambour... Je les ai comptés.

BISCHOFF.

Et nous ne sommes que six cents habitans...

PATERNICK.

Ils peuvent abuser de leur nombre!.. il faut d'abord leur faire bonne mine et faire semblant d'être pour eux.. jusqu'à ce qu'on puisse être contre...

GOTTE, *indignée.*

Leur faire bonne mine! Mort de ma vie... je les déteste trop pour cela! Ce peuple là est si changé!.. Autrefois, dans les premières guerres, le Français était aimable, prévenant... ils me disaient tous: *Venez donc ici, ma belle, venez donc causer!* A présent, c'est (*d'un ton brusque*): *Ma bonne, donnez-moi ci; ma bonne, allez-vous-en;* il y en a même qui me disent *la vieille.*

PATERNICK.

C'est l'effet des révolutions!

GOTTE.

Et des changemens de gouvernemens!

PATERNICK.

Il faut cependant convenir d'un plan de conduite.... Où donc est ma future, votre charmante fille d'auberge?

GOTTE.

Louise?... oh! celle-là, on n'a pas besoin de lui monter la tête; c'est un démon!

BISCHOFF.

Elle ne peut pas oublier ses malheurs.

GOTTE.

Pauvre enfant!... tandis qu'elle était en apprentissage à Mohilow... loin de sa famille... n'a-t-elle pas appris un beau matin qu'elle avait tout perdu!.... leur ferme ruinée, incendiée...

BISCHOFF.

Et sa mère.... morte de chagrin... ou d'accident... on ne sait pas au juste...

PATERNICK.

On prétendait que c'était nous qui avions brûlé la ferme.

GOTTE.

Du tout... le bulletin dit que c'est eux.

PATERNICK.

Oui, tout ce qui se brûle, c'est eux... c'est convenu.

BISCHOFF.

Aussi, elle ne peut pas voir les Français sans se mettre dans des fureurs... Eh! tenez, l'entendez vous?

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, *parlant à la cantonnade.*

Qu'ils y viennent... qu'ils osent mettre le pied ici...

GOTTE.

Qu'est-ce donc, ma petite?

PATERNICK, *allant à elle.*

Est-ce qu'un insolent se serait déjà permis de lever quelque contribution... extraordinaire?...

LOUISE.

Non... j'étais là, sur la grande place, à les regarder, parce que ça entretient ma haine, ça me met en colère, ça me fait du bien!

PATERNICK.

Est-elle patriotique!..

LOUISE.

Et j'ai entendu qu'on allait loger chez vous les deux chefs...

BISCHOFF.

Comment!... moi qui ai toujours été exempt...

PATERNICK.

Les deux généraux!...

GOTTE.

Il ne manquerait plus que ça!

LOUISE.

Loger avec des Français!

GOTTE.

Les servir!

BISCHOFF.

Les héberger!

LOUISE.

Je m'en irais plutôt....au bout du monde!

GOTTE ET BISCHOFF.

Et moi aussi!...

PATERNICK.

Allons... les voilà partis! ces Russes, ont-ils des têtes chaudes!... il faut d'abord s'informer...

LOUISE, *brusquement.*

AIR : *Dans un castel, dame de haut lignage.*

Réfléchit-on, quand on a du courage?
Vite on agit, et l'on fait son devoir.
L'ennemi vient; en faut-il davantage?
Et tout le reste, à quoi bon le savoir?
On va soudain, et d'une âme aguerrie,
A coups de sabre ou d' fusils l' saluer...
On le repousse; on sauve sa patrie.
Et l'on est libre, ou l'on se fait tuer.

PATERNICK.

C'est ça... et quand on s'est fait tuer... c'est bien agréable d'être libre!...

LOUISE.

Dieux! si j'étais homme!...

PATERNICK.

Oh! non... un moment, vous ne pourriez pas être ma femme!...

LOUISE.

Si du moins les hommes me ressemblaient !...

PATERNICK.

Ah ! ça... pour ma part, je ne demanderais pas mieux... (*Il montre sa figure.*)

GOTTE, *secouant la tête.*

Oui... si tous les hommes nous ressemblaient !...

PATERNICK.

A vous !... ça ferait du beau. (*Frappé d'une idée.*) Ah ! mes enfans, un complot qui me vient.

LOUISE, *vivement.*

Un complot contre eux... parlez vite !...

PATERNICK.

Nous voici quatre héros !... qui tenons le sort de la Russie dans nos mains... il s'agit de savoir si l'ennemi attend des renforts ou... s'il est abandonné à lui-même...

BISCHOFF.

Bien dit !

LOUISE.

Mais comment faire ?..

PATERNICK.

En épiant leurs discours, leurs physionomies. (*A Louise.*) C'est sur vous, ma petite, que je compte principalement... Vous êtes adroite... fine !.. les deux généraux vont loger ici.

BISCHOFF.

Mais non... puisque je vais réclamer.

PATERNICK.

Vous ne pouvez pas, mon cher... Vous êtes *goronidchi*, le premier de l'endroit... et puis vous avez le plus beau local !.

GOTTE.

Je crois bien ! la maison-de-ville du village.

LOUISE.

Et la meilleure auberge !..

PATERNICK, *à Louise.*

Il faut les surveiller.

BISCHOFF.

Les guetter...

PATERNICK, *froidement.*

J'avais dit surveiller. (*A Louise.*) On ne se défie pas de

deux beaux yeux ; en allant et venant, vous remarquerez tout... Un mot, un signe !.. quelquefois, oh ! oh ! ou ah! ah ! ça dit beaucoup en politique ! vous leur ferez des petits airs agréables... des petites mines en dessous... comme ça... *Oh! monsieur le Français... aimable vainqueur.. et votre armée... comment se porte-t-elle?* Enfin il faut faire de la diplomatie, il faut les espionner.

LOUISE.

Les espionner? c'est drôle, ça ne me plaît pas beaucoup... Ce n'est pas loyal d'espionner.

PATERNICK.

C'est une guerre d'observation.

LOUISE.

Mais tous les moyens sont bons pour nous venger!... Je penserai à ma mère et rien ne me coûtera !

PATERNICK.

C'est cela.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Dès qu'ils s'ront partis... j'vous épouse,
Pour prix d'un si beau dèvoûment...

LOUISE.

D'un tel honneur je ne suis pas jalouse.
Une fill' d'auberge !... y pensez-vous vraiment...
Avec un homm' de votre rang !...

PATERNICK.

Et pourquoi pas?... Un' simple vivandière
De Pierr'-le-Grand obtint le trône et l' cœur !
De Catherin' vous avez la fraîcheur ;
Et d'après c' que disait mon père,
J'ai tout le nez de l'empereur.

GOTTE, *au fond.*

Les voici !

PATERNICK.

Prenons un air riant. (*A Bischoff.*) Et préparez votre meilleur vin du Rhin.

BISCHOFF, *bas.*

Du tout, le plus mauvais !

PATERNICK, *bas.*

Je leur donnerai le meilleur, pour mieux les tromper.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MEUNIER, DOMINIQUE.

TOUS.

AIR : *Ce doux serment, t'aimer toujours.* (Antoine.)

Mes bons amis, ne craig { nez / nons } rien,
Point de frayeur en { not' / leur } présence.
Mes bons amis ne craig { nez / nons } rien,
Le soldat se comporte bien!
Et surtout entendons-nous bien.

LOUISE, *affectant un air riant.*

D' vous revoir,
Nous perdions l'espoir...
Et chacun r'grettait votre absence!

PATERNICK, *de même.*

Dans nos yeux,
Vous voyez d'avance,
Comm' vot' retour nous rend heureux.

TOUS.

Mes bons amis, ne craignez rien, etc.

PATERNICK.

Enchantés, Français... (*Il les regarde.*) Tiens, on nous avait parlé de deux généraux!..

MEUNIER, *posant son fusil.*

C'est nous, pour le quart-d'heure!..

PATERNICK, *étonné.*

Ah!.. vous êtes général, mon sergent.

MEUNIER.

Oui... (*Avec un soupir étouffé.*) L'avancement a été rapide...

(*Paternick fait un signe à Bischoff.*)

GOTTE, *à Dominique.*

Et vous aussi, monsieur l'hussard?..

DOMINIQUE, *posant son sabre et son schako.*

Certainement, ma bonne!..

GOTTE, *à part.*

Ma bonne! il n'y a pas manqué...

DOMINIQUE, *gaîment.*

Du reste, que ça n' vous gêne pas; quoiqu'officiers su-

périeurs, nous ne sommes pas difficiles : la soupe... un quartier de lard...

MEUNIER.

Et le petit verre... Qu'est-ce qu'est l'espèce de *maire*, ici?

PATERNICK, *passant près de Bischoff.*

Le *goronidchi*, vous voulez dire... mon général?.. Le voilà. Saluez donc, Bischoff...

MEUNIER.

Tâchez que nos hommes ne manquent de rien...

BISCHOFF.

Soyez tranquille... Vous prendrez bien aussi quelque chose en attendant le souper.

LOUISE.

Je vais chercher ce qu'il faut.

DOMINIQUE, *l'arrêtant par la main.*

Vous, ma belle... je ne souffrirai pas!... (*Il la regarde.*) Milzieux! la jolie fille!

LOUISE, *faisant une petite révérence.*

Ça vous plaît à dire, monsieur l' soldat.

DOMINIQUE.

Non, le diable m'emporte... (*A Meunier*) Regarde donc, Meunier...

MEUNIER, *brusquement.*

C'est bon... j'ai pas le temps de penser aux bagatelles.

LOUISE.

Ces messieurs veulent-ils entrer?

MEUNIER.

Non... non. Nous avons quelques ordres à donner à notre division..... Nous boirons un coup, là, sur cette table...

(*Louise rentre dans la maison.*)

PATERNICK.

Et dites-moi, Français... aurons-nous le plaisir de vous conserver long-temps?...

DOMINIQUE, *regardant Louise s'éloigner.*

Ah!... pas autant que nous le voudrions!...

MEUNIER, *le poussant.*

Tais-toi! (*Haut.*) Nous prenons nos quartiers d'hiver ici. Le corps d'armée va nous rejoindre.

GOTTE, *à part.*

Un corps d'armée!

BISCHOFF.

Un corps considérable?

PATERNICK.

Ce que nous appelons... un gros corps?

MEUNIER, *avec aplomb.*

Vingt mille hommes!...

PATERNICK, *bas aux autres.*

Vingt mille hommes? allons doucement... (*Haut.*) Eh bien! tant mieux, nous rirons, nous souperons ensemble... nous fumerons... Fumez-vous, Français?

DOMINIQUE, *étonné.*

Quelquefois! Qu'est-ce qu'il a donc, ce paour?...

PATERNICK.

Allons, Bischoff, vite, à vos fourneaux... Gotte, préparez les chambres... Salut, Français. (*A part.*) Je vais remarquer où sont logés les autres!

(*Ils sortent en se faisant des signes d'intelligence.*)

SCÈNE IV.

MEUNIER, DOMINIQUE.

(*Ils se regardent.*)

MEUNIER, *après un silence.*

Eh bien! mon pauvre Dominique?

DOMINIQUE.

Eh bien! mon vieux?

MEUNIER, *croisant les bras.*

Nous voilà jolis garçons!...

DOMINIQUE, *soupirant.*

Comme tu dis!... Je crois qu'il faut écrire à nos parens!... Chien d'pays!...

MEUNIER, *froidement.*

Pour moi, ça m'est égal... j'ai fait mon temps!...

AIR: *Dis-moi, mon vieux.*

Mais voir chaqu' jour ces guerriers intrépides,
Ces vieux soldats, n' croyant plus à la mort,
Qui du sommet des vieilles Pyramides,
Sont v'nus tomber sous les glaces du Nord!
Séparé d'eux, sur terre que ferai-je?
Mes compagnons, mes amis, j' les ai vus!..
Ils sont là-bas, ils dorment sous la neige;
Et le tambour ne les réveill'ra plus.

(*Il essuie une larme du revers de sa main.*)

DOMINIQUE, *ému.*

Ne parle pas de ça, Meunier... ne parle pas de ça!

MEUNIER.

C'est pour vous autres!... pour toi, surtout, Dominique, que ça me fait mal... Un enfant que j'ai vu naître... et que j'avais promis de ramener à son vieux père!...

DOMINIQUE.

Eh bien! ce n'est pas ta faute... D'ailleurs, je suis jeune, moi... je puis souffrir... Mais toi!... toi!... (*vivement*) sois tranquille, Meunier, je ne t'abandonnerai pas au moins! Quand tu ne pourras plus marcher... je te porterai... quand une lance de cosaque te menacera, je serai devant toi toujours... et si nous mourons ensemble!... nos amis nous donneront une larme... un souvenir.. c'est la plus belle épitaphe pour un soldat!... (*Changeant de ton.*) Et puis d'ailleurs, j'ai idée que nous nous en tirerons...

MEUNIER.

Et comment, mille bombes!... séparés des nôtres, chargé du salut d'une soixantaine de malheureux traînards que j'ai rassemblés, et qui m'ont nommé leur chef... que faire? où les conduire?

DOMINIQUE.

Il est sûr que la position n'est pas gaie! nous avons voulu gagner la route de Wilna...

MEUNIER.

Obligés de rebrousser chemin, nous tombions dans une division russe...

DOMINIQUE.

D'un autre côté... les habitans de ce bourg n' sont pas dupes de notre aplomb...

MEUNIER.

S'il s'doutent de la vérité!

DOMINIQUE.

Ils nous pinceront... et en route pour la Sibérie.

MEUNIER.

Non, mille diables! je n'irai pas... J'en ai assez de leurs déserts!... j'aime mieux me faire casser la tête.

DOMINIQUE.

C'est un moyen de sortir d'embarras... Mais comme il sera toujours temps de le prendre, si nous en cherchions un autre?

MEUNIER, *allant s'asseoir à la table.*

Au fait, comme général, je dois prendre des mesures. En as-tu toi, des mesures?

DOMINIQUE, *de même.*

Non.

MEUNIER.

Moi non plus!... Alors, nous allons tenir conseil et... (*Il aperçoit Louise.*) Chut.

DOMINIQUE, *vivement.*

C'est la jolie petite servante!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUISE, *avec deux bouteilles et du pain qu'elle pose sur la table.*

LOUISE.

Voilà de quoi attendre le souper, messieurs. (*Voyant que Meunier fait signe à Dominique de se taire.*) Est-ce que je vous dérange? Causez toujours; allez, j'n'écoute pas... j'n'aime pas les conversations des militaires qui n'sont pas de mon pays.

DOMINIQUE, *se levant avec empressement.*

Vous n'aimez que les baskirs, les cosaques, et autres animaux domestiques!... Vous avez tort.

LOUISE.

Vraiment?...

DOMINIQUE, *lui prenant la taille.*

Il n'y a que le Français pour rendre hommage à la beauté.

MEUNIER, *à table.*

Dominique!...

DOMINIQUE, *de même.*

Et quand on a d'aussi jolis yeux...

MEUNIER, *de même.*

Dominique!...

LOUISE, *se défendant.*

Vous trouvez...

DOMINIQUE.

Une petite main blanche...

MEUNIER, *élevant la voix.*

Dominique.

DOMINIQUE, *baisant la main de Louise.*

Voilà, général!... Je prends connaissance des localités!

LOUISE, *le repoussant.*

Finissez donc, vous en dites autant à tout le monde!...

DOMINIQUE.

Oh! non, vous êtes la première... et je vous jure...

MEUNIER, *qui a vidé une bouteille dans les deux verres, et la cassant sur la table avec impatience.*

Mille tonnerres!...

LOUISE, *jetant un cri et se sauvant.*

Ahi!...

SCÈNE VI.

MEUNIER, DOMINIQUE.

MEUNIER.

Que l'arc-en-ciel t'étouffe, avec tes galanteries!

DOMINIQUE.

Et toi... avec tes brusqueries!... Comment veux-tu maintenant que nous délibérions avec une seule bouteille... V'là un conseil boiteux!

MEUNIER, *montrant les deux verres pleins.*

Laisse donc, j'ai sauvé le liquide!... Mais aussi t'est ennuyeux.

AIR : *Ma belle est la belle.*

Tu t'enflammes comme personne!
Toujours des passions de hasard...
A la fin, ça d'vient monotone.

DOMINIQUE.

C'est là le faible du houzard!

MEUNIER.

Mais, ventrebleu, pour chaque belle,
Toujours brûler...

DOMINIQUE.

Eh ben! mon vieux,
Vu que dans c' pays-ci l'on gèle,
C'est ce qu'on peut faire de mieux.

Je ne connais que ça moi, les cigarres et les femmes sensibles!...

MEUNIER, *coupant un morceau.*

Hum! tu les aimes toutes... témoin... à chose... il y a

trois mois... non, il y trois batailles... je ne sais compter que comme ça... Cette vieille madame... un nom baroque que je n'ai jamais pu dire... tu ne la quittais pas!...

DOMINIQUE, *sérieusement.*

Oh! celle-là... ne plaisantons pas, Meunier, c'est ce que j'ai fait de mieux dans ma vie. J'l'avais sauvée d'l'incendie, du pillage... et on s'attache à ceux à qui l'on a rendu service!... Pauvre chère femme!... elle m'appelait son enfant, son fils... elle m'avait même donné une commission que probablement je ne pourrai pas remplir!...

AIR : *De la Somnambule.*

Mais n' parlons plus de cette vieille femme;
De souvenir j' crois que j' m'attendrirais!

MEUNIER.

Ça ne t'empêch' pas, sur mon âme,
D'aimer les jeun's, et de courir après!

DOMINIQUE.

C'est par amour pour ma patrie...
D'un p'tit minois si j' suis toujours épris!...
C'est qu'en voyant une femme jolie,
Je crois encor être dans mon pays.

MEUNIER, *se fâchant.*

Ah! ça, voyons, délibérons-nous?

DOMINIQUE, *gravement et se rasseyant.*

J'y suis, général.

MEUNIER.

J'ouvre le conseil. (*Avançant son verre.*) A ta santé.

DOMINIQUE, *de même.*

A la tienne.

MEUNIER, *après avoir bu.*

Qu'est-ce que nous disions?

DOMINIQUE.

Nous en étions aux mesures.

MEUNIER.

Ah! oui... quel est ton avis?

DOMINIQUE.

Sur quoi?... C'est à toi à poser la question.

MEUNIER.

C'est juste! j'suis l'général. Attends que je réfléchisse...
(*Il boit.*)

DOMINIQUE, *buvant aussi.*

Réfléchissons !...

MEUNIER, *posant son verre.*

C'est terrible !... moi qui ne sais délibérer qu'à coups de sabre.

DOMINIQUE, *posant son verre.*

Attends donc... j'y pense.

MEUNIER.

Tu as des mesures?

DOMINIQUE.

Oui. Nous ne savons plus de quel côté tourner...

MEUNIER.

Pardi, nous avons perdu la carte...

DOMINIQUE.

Mais le Dniéper doit nous servir de guide.

MEUNIER.

Le Dniéper !...

DOMINIQUE.

Oui... la rivière... ici près.

MEUNIER.

AIR *du Verre.*

Où ça?... voyons, explique-toi.

DOMINIQUE, *posant un verre vide.*

Tiens, j'vas t'montrer avec ce verre...
Suppose que nous v'là...

MEUNIER.

Je voi...

DOMINIQUE, *plaçant l'autre qui est plein.*

Ce verre plein, c'est la rivière...

MEUNIER.

Diable! ell' nous gêne! j' comprends ça...

DOMINIQUE.

Tu vois quel embarras est l' nôtre!...

MEUNIER, *prenant le verre plein.*

D'abord il faut boir' celle-là,
Nous tâcherons de passer l'autre!

DOMINIQUE.

V'là l'passage operé!... En remontant toujours, nous devons arriver à Smolensk... où est notre quartier-général!...

MEUNIER.

Oh! milzieux! nous reverrions...

DOMINIQUE.

Un moment... nous trouverons à trois lieues d'ici la petite ville d'Orcka où il y a garnison russe.

AIR : *Plus qu'un millionnaire.*

MEUNIER.

On fait d'mi-tour à droite.

DOMINIQUE.

On march' de nuit, seul'ment.

MEUNIER.

Par c'te manœuvre ad roite,
Nous sauvons l' régiment !

DOMINIQUE.

La chose est décidée...

MEUNIER.

Le conseil est fini...

DOMINIQUE.

La question est vidée...

MEUNIER, *voyant qu'il n'y a plus rien dans la bouteille.*

Et la bouteille aussi.

DOMINIQUE, *se levant.*

Ainsi, nous partons cette nuit !

MEUNIER, *de même.*

Adopté... mais que personne ne se doute... Ah! ça, mon petit Dominique, t'es déjà mon aide-de-camp... tu seras aussi mon secrétaire... tu sais pourquoi ?...

DOMINIQUE.

Oui.

MEUNIER.

Pour lors, tu vas écrire un petit bout d'ordre du jour pour cette nuit... parce que le soldat, faut lui parler pour qu'il vous entende... c'est l'habitude de... tu leur z'y diras de se tenir prêts à partir au premier signe.

DOMINIQUE.

C'est convenu.

MEUNIER.

Moi, j'vas faire ma ronde, et inspecter le bourgeois... parce que une vieille moustache qui passe... ça suffit pour les tenir en respect.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

DOMINIQUE, *seul et prenant son crayon et son livret dans sa ceinture.*

C'est dommage quoique ça d'partir si vite! la maison est bonne, la petite servante gentille à croquer... et... Faisons notre ordre du jour. (*Il déchire une feuille, écrit dessus, et parle en s'interrompant.*) Mes braves camarades...

SCÈNE VIII.

DOMINIQUE, LOUISE, *dans le fond.*

LOUISE, *à part.*

Bon!... le vieux est parti!...

DOMINIQUE, *sans la voir, et écrivant toujours.*

Avec ça, que j'aime les blondes, moi!... mais, dans notre position. .

LOUISE, *à part.*

Notre position!...

DOMINIQUE, *de même.*

N' faut pas se laisser surprendre...

LOUISE, *à part.*

Qu'entends-je?

DOMINIQUE, *qui entend quelque bruit.*

Qu'est-ce que c'est?... (*Il l'aperçoit.*) Hé!... la petite espiégle, qui fait une reconnaissance.

(*Il met son papier dans sa poche.*)

LOUISE, *d'un air ingénu.*

Moi!... je venais voir si vous aviez fini...

DOMINIQUE, *courant à elle.*

Oui... et nous allons commencer nous deux, ma belle... Comment vous appelez-vous donc?

LOUISE.

Pourquoi voulez-vous le savoir?...

DOMINIQUE, *avec emphase.*

Pour me rappeler vos attraits...

LOUISE, *avec un regard.*

Vous aurez besoin de mon nom pour ça?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

DOMINIQUE.

Du tout... mais pour ne pas mêler les souvenirs!... C'est si gauche de dire : Je me rappelle que j'ai bien aimé mamzelle... *chose*... j' sais pas son nom!...

LOUISE.

Vous avez le temps de l'apprendre... (*Avec intention.*) puisque vous passez vos quartiers d'hiver ici.

DOMINIQUE, *avec embarras.*

C'est vrai... mais n'importe... je tiendrais à savoir...

LOUISE.

Eh bien!... je m'appelle... Catherine.

DOMINIQUE, *avec joie, et lui prenant la main.*

Catherine!... un nom français! J'avais peur d'une Zéliska, Sophiska, ou Potoska.

LOUISE, *se défendant.*

Vous allez recommencer!... Je vous l'ai dit, je n'aime pas les Français, moi; ce sont tous des trompeurs.

DOMINIQUE.

Là, c'est une infamie! ils ont gâté le métier... pas moyen d'être constant... ou de le faire croire. . quand ces gaillards-là ont passé quelque part!... Mais moi, Catherine, je ne suis pas comme les autres.

LOUISE.

Vous ne valez pas mieux!

DOMINIQUE.

Si... parole d'honneur... donnez-moi seulement un petit baiser, et...

LOUISE, *s'éloignant.*

Un baiser!... par exemple!

DOMINIQUE, *la menaçant du doigt.*

Vous avez peur que votre amoureux vous voie... je n'en dirai rien...

LOUISE.

Mon amoureux! je n'en ai pas.

DOMINIQUE.

Est-il possible!... Ils sont donc aveugles, ces imbécilles-là!... Comment! avec c'te grâce! c'te gentillesse! et puis un bon cœur... car je suis sûr que vous avez un bon cœur... Dès que je vous ai vue, je me suis dit : Voilà une bonne petite femme qui serait incapable de tromper quelqu'un... de lui faire du chagrin... (*Louise fait un mouvement.*) Eh mais!... qu'avez-vous donc?

LOUISE, *émue.*

Moi !... rien...

DOMINIQUE, *lui tenant la main.*

Vous tremblez ?...

LOUISE, *se remettant.*

Oui... parce que... je pensais que c'était là... le langage que vous teniez avec toutes celles que vous avez abandonnées... (*finement*) ce que vous écriviez peut-être à l'une d'elles, quand je suis arrivée.

DOMINIQUE.

Comment ! vous avez vu...

LOUISE.

Une lettre que vous avez cachée là...

DOMINIQUE.

Ces petites filles, ça voit tout !

LOUISE.

AIR : *Est-il supplice égal.* (Amédée de Beauplan.)

Je suis sûre, entre nous,
Que c'est un billet doux.

DOMINIQUE.

Non vraiment, sur mon âme.

LOUISE.

Cela ne se dit pas ;
Mais à votre embarras,
J' vois qu' c'est pour une femme.

DOMINIQUE.

N'en croyez rien...
Si je vous l'prouve... Eh ! bien...
Voulez-vous me promettre...
Ce doux baiser
Qu' l'on vient d'me refuser.

LOUISE, *souriant.*

Voyons d'abord la lettre.

ENSEMBLE.

(*A part.*

Je le tiens... je le voi,
Son secret est à moi,
Quel trouble dans son âme,
Il me résiste en vain,
Il va céder soudain
Au pouvoir d'une femme.

DOMINIQUE, *à part.*

Quel espoir j'entrevoi,
Car elle est, je le croi,
Jalouse au fond de l'âme !
On me résiste en vain,
Un hussard doit soudain
Triompher d'une femme.

DEUXIÈME COUPLET.

DOMINIQUE, *tenant le papier.*

Lisez-vous bien ?

LOUISE.

Moi, je n'y connais rien.

DOMINIQUE.

Alors, j'vais vous la dire...

LOUISE.

Montrez... je l'veux !
Des lettres d'amoureux
S'devin'nt... sans savoir lire !...

DOMINIQUE, *parlant.*

Tenez. (*Il lit.*) Mes braves camarades.

LOUISE, *à part, lisant par-dessus son épaule.*

Nous partons cette nuit !

DOMINIQUE, *il l'embrasse.*

Vous voyez bien que ce n'est pas pour une femme.

LOUISE.

Eh bien ! monsieur...

DOMINIQUE.

Ah ! c'était le marché...

ENSEMBLE.

(*A part.*)
Quel espoir j'entrevoi,
Quel bonheur, car je croi
Quell' m'aime au fond de l'âme,
J'en étais bien certain.
Un hussard doit soudain,
Triompher d'une femme !...

LOUISE, *à part.*

Je le tiens, je le voi,
Son secret est à moi.
Quel trouble dans son âme,
Il résistait en vain,
Il faut céder soudain,
Au pouvoir d'une femme !

(*Dominique s'esquive par la droite.*)

SCÈNE IX.

LOUISE, *seule, après un petit silence.*

Quel dommage que ce soit un Français!... Je me sentais toute émue... toute troublée.. mais ça n'a pas duré.. je me suis rappelé que ce sont les hommes les plus faux... les plus méchans, et je cours bien vite faire mon rapport!

SCÈNE X.

LOUISE, PATERNICK, *puis* BISCHOFF, GOTTE, VALETS, FILLES D'AUBERGE ET PAYSANS.

PATERNICK.

Ah! c'est vous, ma petite.

FINAL.

AIR : *Là seduto l'amato Gianetto* (la Gazza Ladra).

LOUISE, *à Paternick, à voix basse.*

Vous voici... vous s'rez content, j'espère,
Car j'ai découvert tous leurs secrets...
Oui... j'ai su pénétrer le mystère...
Et je puis renverser leurs projets.

BISCHOFF et GOTTE, *accourant, suivis des valets, filles d'auberge et paysans.*

Nous v'là tous; eh bien!... quelles nouvelles?...

LOUISE.

Parlez bas... ils vont p't-êtr' revenir.

BISCHOFF, *faisant signe à deux valets.*

A la port' t'nez-vous en sentinelles.

LOUISE, *entourée par tout le monde.*

Cette nuit... j'sais qu'ils veulent partir.

ENSEMBLE.

PATERNICK, *à voix basse.*

Cherchons quelque moyen,
Mes amis, ne disons rien.
Cherchons bien,
Cherchons bien.

BISCHOFF.

Cette nuit!

LOUISE.

J' l'ai vu! j'en suis certaine!

GOTTE.

Est-il vrai!

LOUISE.

C'est qu'ils n'espèr'nt plus rien.
D'empêcher cette fuite soudaine,
C'est à vous de trouver un moyen!

TOUS ET LE *CHOEUR, à mi-voix.*

Dans la vill' que chacun prenn' les armes;
Ayons soin d'éloigner leurs alarmes.

(*On entend le tambour qui bat la retraite dans l'éloignement.*)

Mais prenons garde, mes amis, taisons-nous.
Écoutez tous...
Oui, taisons-nous!...
Le tambour bat... et déjà
La retrait' se fait entendre... la voilà..
Oui... d' ces maudits soldats,
Oui... surveillons les pas.
Chut!... Mais parlez donc plus bas;
Oui, surveillons tous leurs pas.

PATERNICK, *parlant pendant la ritournelle.*

Les voici.. beaucoup de gaîté et d'abandon... par ordre supérieur!..

(*Ils se rangent en haie.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MEUNIER, DOMINIQUE.

(*Tout le monde les salue, et s'empresse autour d'eux. Le morceau de musique continue.*)

LOUISE.

Ah! pour nous quel bonheur! quelle fête!
De ce jour nous gard'rons l' souvenir.

LOUISE, PATERNICK, GOTTE ET BISCHOFF.

Oui, Messieurs, venez la table est prête,
Nous aurons l'honneur de vous servir.

ENSEMBLE.

PATERNICK ET BISCHOFF.

(*Bas entre eux.*)
D' la prudence! mes amis,
Bientôt ils seront tous pris;
Ils sont pris,
Ils sont pris.

DOMINIQUE.

Que de soins, quelle bonté touchante,
Pour ma part, j'en suis tout attendri.

MEUNIER, *à part.*

J'ai bien peur que leur visag' ne mente,
Mais bientôt nous serons loin d'ici.

TOUS ET LE *CHOEUR, gaîment.*

Plus de craint's, de soucis, ni d'alarmes:
Ah! pour nous que ce r'pas a de charmes;
Suivez-nous, oui, nous trinquerons tous.
A la gaîté, mes amis, livrons-nous!
Qu'un doux refrain
Ranime le festin.

Jusqu'à demain,
Sablons { not' / vot' } meilleur vin !
Qu'un doux refrain,
Ranime le festin !

Oui, oui, chantons, chantons les charmes,
Et de l'amour et du bon vin.
Oui, oui, jusqu'à demain, (*bis.*)
Chantons l'amour, l'amour et le bon vin,
Et le bon vin.

(*Pendant cette scène, on a vu passer au fond, derrière la haie, un caporal et un soldat français, que l'on place en faction à la porte extérieure de l'auberge, au moment où tout le monde accompagne Meunier et Dominique, pour rentrer dans la maison. La toile tombe.*)

Rideau

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente une chambre d'auberge, servant de salle du conseil à la maison commune; elle est au premier étage. Au fond, deux larges croisées ouvrant presque jusqu'à terre, et donnant sur une terrasse extérieure, avec un escalier en bois qui descend dans la cour. Au troisième plan, porte des deux côtés. Sur le premier plan, à droite du spectateur, on voit dans la boiserie, et à une certaine hauteur, un large cadran d'horloge dont les aiguilles sont mobiles. A côté du cadran, une petite lucarne à vitraux gothiques, donnant sur la place de ville. A gauche, la porte d'un cabinet qui fait face à l'horloge. Une lampe allumée est suspendue au plafond. Une table, un vieux fauteuil en bois sculpté, et quelques chaises pareilles.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PATERNICK, BISCHOFF.

(*Ils entrent par la droite; Bischoff pousse la porte en faisant signe à Paternick de garder le silence.*)

PATERNICK, *étonné.*

Pourquoi donc ces précautions?

BISCHOFF.

Chut, M. Paternick! (*Baissant la voix.*) Nous sommes perdus!..

PATERNICK.

Perdus!..

BISCHOFF.

Que saint Nicolas nous protége!.. mais je crois que vous avez fait une bêtise!...

PATERNICK.

C'est pour me dire cela que vous me faites quitter le souper!

BISCHOFF.

Apprenez que les Français ne sont pas si abandonnés que nous le croyions!...

PATERNICK.

Qu'est-ce que vous dites?

BISCHOFF.

Le corps d'armée dont ils parlaient, va arriver...

PATERNICK.

Le gros corps!...

BISCHOFF.

J'en ai les preuves; ils viennent de commander vingt mille rations de pain, de foin et d'avoine... Ensuite, vous savez, ce tapage qu'il y a eu dans la rue?

PATERNICK.

Ah! oui... Kornischoff, le charron... à qui j'avais échauffé la tête...

BISCHOFF.

Et qui se permettait des propos contre eux... Le vieux est sorti, l'a pris par l'oreille...

PATERNICK.

Un Russe!... par l'oreille!... ah! ça fera crier!... Est-ce qu'ils s'imaginent nous mener par le bout du nez?...

BISCHOFF.

En disant... conduisez ce drôle en prison!... A la pointe du jour, il passera au conseil de M. le maréchal.

PATERNICK.

Du maréchal!... un maréchal ferrant?

BISCHOFF.

Eh! non... le maréchal de France qu'ils attendent...

PATERNICK.

Diable!...

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Pour avoir une telle audace,
Il faut qu'ils soient sûrs de leur coup.

BISCHOFF.

Ils vont nous condamner en masse
A la schlague ou peut-être au knout. (*bis.*)

PATERNICK.

Laissez donc!

Ils sont barbares à l'extrême;
Ils n'en connaiss'nt ni l'usag', ni le nom....

BISCHOFF.

Ils appell'nt ça *des coups d' bâton;*
Mais ça r'vient tout-à-fait au même!

PATERNICK, *froidement.*

Oh! non... ça ne vaut pas le knout! du reste, c'est votre faute, mes enfans.

BISCHOFF.

Notre faute!...

PATERNICK.

Je vous disais d'aller doucement... Je les connais ces guerriers indomptables, ces phalanges victorieuses!... Aussi je m'en lave les mains... Je ne me suis mêlé de rien, et je m'en vais!

(*Il fait un pas pour sortir.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Où donc, M. Paternick?

PATERNICK.

A la campagne... je vais prendre l'air...

BISCHOFF.

Il nous abandonne!...

LOUISE.

Au moment où nous triomphons!...

PATERNICK, *s'arrêtant.*

Hein!... plaît-il?... Est-ce que nous triomphons?... ah! ça, tâchons de nous entendre!... voilà une heure que vous me rompez la tête de vingt mille rations....

LOUISE.

C'est pour eux... ce sont leurs provisions de voyage!

BISCHOFF.

Tudieu!... quel appétit!

PATERNICK, *gravement.*

Le froid produit cet effet-là. Et le conseil de guerre... le maréchal?...

LOUISE.

Autant de mensonges!... Tout-à-l'heure, sous prétexte de donner à manger au cheval de celui qui est ici... Vous savez... le plus gentil...

BISCHOFF.

Le hussard!

PATERNICK.

Vous le trouvez gentil?...

LOUISE.

Il n'est pas mal!...

PATERNICK.

Je ne trouve pas, moi!... mais enfin, c'est égal... ça ne me regarde pas.

LOUISE.

Je me suis glissée dans le hangard... où on en a logé sept ou huit... Ils ne pouvaient pas me voir, mais je les entendais causer entre eux à voix basse...

AIR : *Seigneur soldat, mon camarade* (d'Amédée de Beauplan).

Pauvres soldats, mes camarades,
Leur disait tout bas le premier...
Sans la ruse du vieux Meunier,
Nous étions vraiment bien malades. (*bis.*)
Mais, dit l' second, not' général
Leur a fait peur du maréchal!...
— C'est un bon tour! — Ça n'est pas mal.
— Quel est ce bruit?... D' la sentinelle
Ce sont les pas...
Parlons tout bas!
Fortune, sois-nous moins cruelle,
Et protége les vieux soldats! (*bis.*)

ENSEMBLE.

Fortune, sois-nous moins cruelle.
Et protége, etc.

BISCHOFF ET PATERNICK.

Quelle est leur espéranc' nouvelle?
Ah! surveillons bien tous leurs pas!

DEUXIÈME COUPLET.

LOUISE.

Bon courage, mes camarades,
Disait un autre. — Oui, mes amis;
Le ciel de notre beau pays
Reverra nos vieilles grenades. (*bis.*)
Nous reverrons la France enfin...
Et puis ils s'embrassaient soudain,
Et pleuraient en s' tendant la main.
— Au premier bruit, vite à nos armes!
N'oublions pas
Qu'on suit nos pas!...
(*D'une voix attendrie.*)
Et moi, j' sentais couler mes larmes,
En voyant pleurer d' vieux soldats. (*bis.*)

ENSEMBLE.

Et moi, j' sentais couler mes larmes,
En voyant, etc.

BISCHOFF ET PATERNICK.

Pour eux la fuite aurait des charmes;
Mais nous surveillons tous leurs pas.

PATERNICK.

Pleurer! fi donc!... mais vous me faites plaisir de me donner ces détails... non pas pour moi, mais pour ce pauvre Bischoff.

BISCHOFF.

Ah! bien... je vous conseille...

PATERNICK.

Qui songeait déjà à battre en retraite.

BISCHOFF.

Oui... c'est moi qui allais prendre l'air... à la campagne, n'est ce pas?

PATERNICK.

C'était pour voir ce que vous diriez... girouette! la preuve que je n'ai jamais douté de l'opération, c'est que j'ai préparé d'avance le bulletin.

(*Il tire un papier de sa poche.*)

LOUISE.

Un bulletin?... pourquoi faire?...

PATERNICK.

Pour constater notre victoire!... sans cela et les *Te Deum*, on ne saurait jamais à quoi s'en tenir!... et puis pour les récompenses!...

BISCHOFF.

Ah! oui... voyons un peu... (*Il lit.*) *Mon général, ayant été informés....*

PATERNICK, *regardant.*

J'ai mis *ayant été informés?*.. ça ne vaut rien... on a l'air d'avoir été prévenus... *Ayant eu connaissance!*

BISCHOFF.

C'est mieux. (*Lisant.*) *Qu'une colonne, forte de cent cinquante hommes!*

LOUISE.

Il n'y en a que soixante-trois.

BISCHOFF.

Ma foi! des Français, ça peut compter double...

PATERNICK.

C'est évident!...

BISCHOFF, *lisant.*

Voulait s'em... s'em...

PATERNICK, *lui prenant le papier.*

Vous ne savez donc pas lire, *goronidchi?* (*Il lit.*) *Voulait s'emparer de notre ville; nous nous sommes armés spontanément, et après un combat opiniâtre...*

LOUISE.

Ah! vous mentez...

PATERNICK.

Puisque c'est un bulletin!... *Et après un combat opiniâtre, nous les avons vaincus.*

BISCHOFF.

Sans coup férir!...

PATERNICK.

Oh! ça veut dire sans tirer un coup de fusil...

LOUISE.

Eh bien! ça serait vrai!

PATERNICK.

Mais il n'y aurait plus de gloire!... et comment voulez-vous que je fasse valoir mes blessures!... (*Il lit.*) *Quatre-vingt-dix hommes sont restés sur la place... cent vingt-cinq ont été faits prisonniers, et le reste a pris la fuite.*

BISCHOFF.

Très-bien!

LOUISE.

Attendez donc... *Quatre-vingt-dix morts* et *cent vingt-cinq prisonniers, ça fait deux cent quinze;* et vous avez dit une colonne de cent cinquante hommes...

BISCHOFF.

Ah! oui... ne mettez que vingt-cinq morts...

PATERNICK.

Bah! des morts... on peut en mettre tant qu'on veut... ils ne réclameront pas... j'arrangerai cela... *Parmi les personnes qui se sont distinguées....*

BISCHOFF.

Voyons... qui est-ce qui se sera distingué?

PATERNICK.

Moi d'abord, mes enfans...

LOUISE, *avec ironie.*

C'est juste... puisque vous faites le bulletin...

PATERNICK.

Et puis... Voulez-vous vous être distingué, vous, Bischoff? Allons! sans façons...

Archief van de Stad Brussel

BISCHOFF.

Certainement... les autorités se distinguent toujours...

PATERNICK.

La petite Louise, ma future...

LOUISE.

Oh! je n'y tiens pas!..

PATERNICK.

Ça peut amener une dot... enfin tous les habitans généralement quelconque...

BISCHOFF, *prêtant l'oreille.*

Taisez-vous... j'ai cru entendre...

PATERNICK, *serrant son papier.*

Quoi?...

LOUISE, *regardant par la fenêtre.*

Non... ils boivent, et causent en riant...

PATERNICK.

Riez, riez... mes amis. Rira bien... (*A Louise.*) Savez-vous l'heure précise du départ?

LOUISE.

Mon Dieu, non!

BISCHOFF.

Si vous pouviez saisir ce papier dont vous n'avez lu que quelques mots... je suis sûr que l'heure y est marquée...

LOUISE.

C'est le plus jeune qui l'a; je tâcherai de m'en emparer...

PATERNICK.

Vous, *goronidchi*, dès qu'ils seront endormis... allez réveiller tous les courages disponibles de l'endroit... j'ai envoyé un exprès à Orcka, pour demander du secours; (*à Louise*) et dès que vous saurez l'heure, venez vite m'en instruire.

LOUISE.

Où serez-vous?

PATERNICK.

Partout, jeune héroïne!

AIR: *Restez, restez troupe jolie.*

Mais pour que vous puissiez, ma chère,
Aller, v'nir et les épier,
L'mot d'ordre vous est nécessaire...
Joli soldat, j'vais te l'confier.

(*Il lui parle à l'oreille.*)

LOUISE, *se fâchant.*

Finissez donc... Ah ! c'est indigne.
Oser m'embrassser... (*Elle s'éloigne.*)

PATERNICK, *avec fatuité.*

Pourquoi fuir?...
Du dieu d'amour, c'est la consigne,
Et le mot d'ordre du plaisir.

BISCHOFF, *au fond.*

En voici un qui monte...

PATERNICK.

Silence! et redoublons de politesses!...

(*Ils se mettent à ranger quelques meubles.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, GOTTE, *une lumière à la main;* DOMINIQUE, *sa valise sous le bras.*

DOMINIQUE, *fredonnant en dehors.*

Aimable et belle,
Viens, réponds à l'appel...

GOTTE, *l'éclairant.*

Par ici, monsieur le Français!

DOMINIQUE, *entrant.*

(*A Paternick et Bischoff.*) Eh bien! vous êtes gentils, vous autres... vous laissez les amis boire tout seuls!

BISCHOFF.

Il fallait bien s'occuper de votre appartement.

DOMINIQUE, *posant sa valise sur une chaise.*

Ah! c'est ma chambre?

LOUISE, *ouvrant la porte du cabinet.*

Et là, votre lit...

GOTTE, *portant des draps.*

Du linge bien blanc...

PATERNICK, *entre ses dents.*

Oui... j'espère qu'ils seront dans de beaux draps!

DOMINIQUE, *regardant.*

C'est superbe...

BISCHOFF.

C'est la salle d'audiencedu conseil.

DOMINIQUE.

On doit joliment y dormir! Je trouve seulement que vous m'avez placé bien loin de mon général... s'il a besoin de moi!... j'ai l'air d'une sentinelle perdue!...

PATERNICK.

Oh! lui, il a la chambre d'honneur... celle du grand Souwaroff... (*Montrant une porte à gauche.*) Là bas, au bout de ce corridor...

LOUISE.

Oh! mon dieu... on peut bien vous mettre à côté de lui. (*En lui jetant un regard.*) J'ai pensé qu'ici tout seul vous seriez plus tranquille... mais si vous y tenez...

DOMINIQUE, *la regardant.*

Non, non... du moment que vous avez arrangé ça...

PATERNICK, *bas à Bischoff.*

Est-elle adroite!

DOMINIQUE, *à part.*

La petite m'a compris!... (*Haut et prenant du tabac dans sa valise qu'il laisse ouverte.*) En attendant que mon lit soit prêt, je vais fumer une pipe avec le général.

GOTTE.

Et boire un verre de bierre... je viens de lui en monter... Allons, petite fille, faites vite la chambre.

DOMINIQUE, *en regardant Louise.*

Bonsoir, mes dignes amis.

TOUS.

Bonne nuit, mon officier!

PATERNICK.

A demain!...

DOMINIQUE, *gagnant la porte.*

Oui... à demain... (*A part.*) Compte là-dessus...

BISCHOFF, *bas à Louise.*

Et ce papier...

PATERNICK, *de même.*

Tâchez de le saisir...

(*Ils sortent à droite, tandis que Dominique sort à gauche.*)

SCÈNE IV.

LOUISE, *seule.*

(*Elle regarde Dominique sortir.*)

Comme il m'a regardée!...

AIR *de M.* LÉON BIZOT.

Mais que mon cœur palpite...
Il tremble, il bat plus plus vite...
Quelle frayeur m'agite...
D'où vient donc mon effroi?
D'une prompte vengeance,
Lorsque j'ai l'espérance,
J'hésite, je balance,
Et les plains malgré moi!
Oui, ma crainte redouble,
Et dès que dans mon trouble,
Je rencontre ses yeux...
La pitié me parle pour eux.
On se venge peut-être,
D'un ennemi, d'un maître.
Mais il ne doit plus l'être,
Dès qu'il est malheureux.

Que dis-je? j'oublierais tous les maux que je leur dois... Et ma mère... ma mère!... ah! ce souvenir me rend tout mon courage! (*Elle regarde autour d'elle.*) Sa valise est restée ouverte... si je pouvais découvrir ce papier que l'on me demande.... (*Elle écoute à la porte à gauche.*) Personne! (*Elle s'avance vivement vers la valise, et s'arrête tout-à-coup.*) Le cœur me bat; il me semble que je fais mal... non! (*Elle fouille dans la valise.*) Une bourse, avec un petit papier! (*Elle lit.*) *Pour mon vieux père. Recommandé a mes camarades, si je ne puis le lui porter moi-même.* Il est bon fils!... Ah! tant pis! j'aurais voulu leur savoir tous les défauts... (*Elle remet la bourse.*) Un médaillon, des recueils de chansons... un papier... Voici sans doute ce que je cherche. Non, c'est une lettre. Voyons donc comment il s'appelle. (*Elle regarde l'adresse.*) O ciel! *Louise Minski, à Mohilow!...* L'écriture de ma mère! c'est pour moi... (*Elle regarde la lettre, et lit d'une voix très-émue.*) « Du 25. » (*Soupirant.*) Trois jours avant sa mort! (*Elle lit.*) « Chère enfant! j'ai perdu l'espoir de t'embrasser « encore! les souffrances que j'éprouve m'avertissent que

« je ne te verrai plus ! » (*Sa voix s'altère de plus en plus.*) « Je voulais t'appeler près de moi ; mais j'ai craint les « dangers d'un si long voyage !... Sous prétexte que ma « ferme pouvait servir d'abri aux ennemis... les Russes « eux-mêmes l'ont réduite en cendres ! » (*S'interrompant.*) Les Russes !... (*Elle lit plus rapidement.*) « Surprise au mi- « lieu de la nuit, j'allais périr dans les flammes... sans un « Français... un jeune soldat !... C'est lui qui te remettra « cette lettre ! » (*S'interrompant.*) Grand Dieu !... (*Elle lit.*) « En le voyant, songe, mon enfant, qu'il a risqué sa vie « pour conserver la mienne... qu'il m'a prodigué les « soins d'un fils !... Louise... je n'ai pas besoin de te re- « commander la reconnaissance... mais, s'il se trouvait « jamais en danger... n'oublie pas qu'il est le sauveur de « ta mère !... » (*Avec terreur.*) Lui !... lui, le sauveur de ma mère !... (*D'une voix déchirante.*) O mon Dieu ! qu'ai-je fait !...

(*Elle tombe à genoux près de la chaise et sanglotte sur la lettre.*)

SCÈNE V.

LOUISE, DOMINIQUE.

(*Il entre avec précaution et l'aperçoit.*)

DOMINIQUE, *à part.*

Elle est restée !... je m'en doutais ! (*Il pousse le verroux.*) Un tête-à-tête avec une Russe ! ça doit être drôle ! Qu'est-ce qu'elle fait donc ?...

(*Il s'approche.*)

LOUISE, *tressaillant.*

Le voici ! où me cacher ?

DOMINIQUE.

Eh bien ! qu'avez-vous, mon enfant ?

LOUISE, *se traînant à ses pieds et les mains jointes.*

Pardon !... pardon !... je l'implore à genoux...

DOMINIQUE, *étonné.*

Pardon !... ah ça !... mais, c'est moi qui comptais le lui demander !... (*Vivement.*) Que vois-je ! elle est toute en larmes !...

LOUISE, *toujours à genoux et d'une voix étouffée.*

Oui, oui... je suis indigne de votre pitié !... je sais tout... regardez cette lettre...

DOMINIQUE, *jetant les yeux sur l'adresse.*

Celle que je devais remettre à Mohilow, si j'y avais passé. (*Vivement.*) Vous l'avez ouverte?

LOUISE.

Elle était pour moi...

DOMINIQUE.

Pour vous!... eh! mais, vous vous nommez Catherine?

LOUISE.

Non.. je vous ai trompé... je me nomme Louise.

DOMINIQUE.

Louise!... quoi! cette brave femme!...

LOUISE, *avec larmes.*

C'était ma mère! c'est elle que vous avez défendue, que vous avez sauvée au péril de vos jours; et pour prix de tant de bienfaits, pour prix de votre générosité, sa fille vous a trahi, vous a livré! vous êtes perdu!...

DOMINIQUE, *reculant.*

Que dites-vous?

LOUISE, *continuant.*

Depuis ce matin, je me suis attachée à vos pas... j'ai épié vos discours... j'ai surpris le secret de votre fuite, et j'en ai averti vos ennemis! A moins d'un miracle, vous et vos compagnons ne sortirez pas d'ici... Les ordres sont donnés, au premier mouvement, vous serez tous arrêtés... et c'est par moi!... Tout-à-l'heure encore, je cherchais dans vos papiers les moyens de vous perdre plus sûrement!

DOMINIQUE, *avec un mouvement.*

Quoi! vous avez osé!... une jeune fille! abuser de l'amour qu'elle inspire!... surprendre nos secrets... trahir ma confiance... (*D'un ton concentré.*) Savez-vous bien que les espions... on les fusille!... (*Louise fait un mouvement d'effroi.*) Mais rassurez-vous; je n'ai pas oublié votre mère: rendez-lui grâce... adieu!...

(*Il fait un pas.*)

LOUISE.

Où allez-vous?

DOMINIQUE.

Rejoindre mes camarades.

LOUISE.

Ah! ne me quittez pas, M. Dominique!...

DOMINIQUE, *brusquement.*

AIR : *Ce luth galant.*

Vous m' retenez... De moi, que voulez-vous?

LOUISE.

Qu'vous me r'gardiez avec moins de courroux!
Que d'un accusateur, vous quittiez l' front sévère...
Car, j'en prends à témoin l' souvenir de ma mère,
Maint'nant pour vous sauver, j' donn'rais ma vie entière,
Me pardonnerez-vous?

DOMINIQUE, *un peu ému.*

Oh! oui... moi... de bon cœur! car je vois que vous êtes bien malheureuse... Mais mon pauvre Meunier, lui qui a une femme, des enfans!

LOUISE.

Songeons d'abord à vous! Si je pouvais vous faire évader...

DOMINIQUE.

Sans mes frères!... jamais!

LOUISE.

Et que prétendez-vous?

DOMINIQUE.

Me faire tuer avec eux... C'est une consolation, et ça utilisera nos dernières cartouches!

LOUISE, *avec résolution.*

Non! non! vous ne mourrez pas... le ciel m'inspirera le moyen de vous sauver tous! et dussé-je y périr!.... (*Elle s'arrête.*) Écoutez...

(*On entend frapper à la porte à gauche.*)

DOMINIQUE, *bas.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

LOUISE, *bas.*

Ah! s'il était trop tard!

(*On frappe encore.*)

DOMINIQUE, *prenant un pistolet.*

Faut répondre!..... ça serait malhonnête. (*Il va à la porte.*) Qui vive?

MEUNIER, *en dehors.*

France!

DOMINIQUE, *avec joie.*

C'est Meunier! il arrive à propos.

(*Il ouvre.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MEUNIER.

MEUNIER.

Comme tu te barricades! Dis donc, j'ai remarqué des mouvemens dans la maison, et... (*Il aperçoit Louise.*) Ah! tu étais en conférence secrète...

DOMINIQUE.

Tais-toi donc!... ne vas pas croire...

MEUNIER.

Il est bon là!... *Ne vas pas croire!...* quand ça vous crève les yeux... Est-ce que tu me prends pour un conscrit!...

DOMINIQUE.

AIR: *Vos maris en Palestine.*

Tais-toi... l'on pourrait t'entendre,
Approche ici, vieux grognard.
(*Montrant Louise.*)
Elle vient de tout m'apprendre.

MEUNIER.

Et quoi donc?

DOMINIQUE.

Il est trop tard,
On sait nos projets d' départ...
L'enn'mi sait nos rus's de guerres,
Et quand l'un d' nous bougera.

LOUISE.

Vous s'rez tous pris...

MEUNIER.

Halte-là?
On peut nous tuer, mill' tonnerres!
Mais jamais on n' nous prendra.

DOMINIQUE.

Allons, calme-toi, et tâchons de ne pas faire un tour en Sibérie... tu sais... ce département que tu n'aimes pas!

MEUNIER.

Il y a donc des traîtres...

DOMINIQUE, *voulant éluder.*

Oui... te dis-je... on nous a vendus!

MEUNIER.

Vendus!... et qui ça, milzieux!... que j'aie le plaisir de l'expédier...

(*Louise fait un mouvement.*)

DOMINIQUE, *l'arrêtant*

Eh! parbleu... on ne le connaît pas!... d'ailleurs qu'importe qui nous a trahis!... c'est le nom de notre sauveur dont nous voulons nous souvenir!... (*Montrant Louise.*) C'est elle, mon ami, voilà le bon ange à qui nous devrons notre salut.

LOUISE, *vivement.*

Oh! oui... je vous le promets...

MEUNIER.

Alors, dépêchons-nous d'prendre un parti.

DOMINIQUE, *voyant que Louise réfléchit.*

Laisse-la parler.

LOUISE, *préoccupée.*

Écoutez... la garnison d'Orcka est prévenue; elle est sans doute en marche.

MEUNIER.

Eh bien! faut aller au-devant, et la faire prisonnière.

LOUISE.

Impossible! douze cents hommes.

MEUNIER.

Excusez! ça n'est plus ça.

LOUISE.

Il faut l'éviter, au contraire.

DOMINIQUE.

Et comment?

LOUISE.

Il n'y a qu'un coup hardi... si tout votre monde était rassemblé ici...

DOMINIQUE.

C'est facile, le poste que nous avons en bas...

MEUNIER.

Je vais l'envoyer ramasser nos lurrons...

LOUISE.

Sans bruit, sans éveiller personne, c'est demain jour de marché à la ville voisine... A deux heures du matin... on ouvre la porte Saint-Jérôme, qui est au bout de cette rue, pour que nos habitans puissent s'y rendre.

DOMINIQUE.

Je comprends...

MEUNIER.

Et moi, je n'y suis pas.

LOUISE.

Dès que cette horloge sonnera deux heures, mettez-vous en marche...

DOMINIQUE.

Isolément...

LOUISE.

Deux par deux...

MEUNIER.

Le fusil sous le bras !... en voisins...

LOUISE.

Vous gagnez la porte Saint-Jérôme.

MEUNIER.

On nous demandera le mot d'ordre.

LOUISE, *avec joie.*

Je puis vous le donner...

TOUS DEUX.

Quel bonheur !...

LOUISE, *hésitant et regardant Dominique*

Mort aux Français !

MEUNIER.

Je n' pourrai jamais dire ça...

DOMINIQUE.

Bah... il faut d'abord nous tirer d'ici... Je m'en charge.

LOUISE.

Je retarderai jusque-là tout ce qu'on voudra faire... mais soyez prêts à la minute. (*Fausse sortie.*) Ah !... n'oubliez pas non plus de placer des sentinelles autour de cette maison... que personne ne puisse sortir...

MEUNIER.

Elle pense à tout... quel bon petit caporal ça aurait fait ! Milzieux, la petite mère... je n'y tiens pas... et si des moustaches grises ne vous font pas peur, faut que je vous embrasse.

(*Il essuie sa moustache.*)

LOUISE, *avec élan.*

Ah ! de grand cœur !...

(*Elle lui saute au cou.*)

DOMINIQUE, *à Meunier.*

Eh bien ! m'en veux-tu encore d'aimer les femmes?

MEUNIER, *passant sa main sur sa moustache.*

Non... c'est gentil... celle-là surtout ! Elle vous a un air... et... (*Se remettant.*) Hum... je cours donner mes ordres...

LOUISE.

A deux heures! n'y manquez pas.

MEUNIER.

C'est dit... (*A Dominique.*) Fais vite nos bagages...

(*Il sort à gauche.*)

SCÈNE VII.

LOUISE, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, *prenant sa valise.*

Ça ne sera pas long...

LOUISE.

Faut-il que je vous aide?

DOMINIQUE.

Non, vraiment... (*La regardant avec plaisir.*) Tenez, Louise... ce baiser que vous venez de donner à Meunier... Eh bien! je n'en ai pas été jaloux, ça m'a prouvé q'vous étiez aussi bonne que jolie!... mais c'est drôle... comme vous lui avez sauté au cou... et moi, vous ne me regardez qu'en tremblant... qu'est-ce que cela veut dire?

LOUISE, *un peu confuse.*

AIR: *Vous m'avez sauvé la vie.* (Du Caleb.)

Pour lui, c'te faveur nouvelle
M' semblait effacer mes torts...

DOMINIQUE, *s'avançant.*

Eh! bien, n' vous gênez pas, mamzelle,
S'il vous reste queuqu's remords...

LOUISE.

Oh! lui... quelle différence!...

DOMINIQUE.

Pourquoi donc, s'il vous plait?

LOUISE.

C' baiser, sans conséquence,
L'amitié le donnait...

DOMINIQUE.

Pourquoi cette préférence?

LOUISE, *baissant les yeux.*

Il ne m'a pas dit qu'il m'aimait.

DOMINIQUE.

Quoi! la caus' de votr' préférence.

LOUISE, *baissant les yeux.*

Il ne m'a pas dit qu'il m'aimait.

ENSEMBLE.

Oui, si mon imprudence
Expos' votre existence,
J' conserve l'espérance
D' réparer mon erreur!...
Cet espoir, dans mon cœur,
Ramène le bonheur.

DOMINIQUE, *à part.*

Que d' grâce et d'innocence!
Ah! près d'elle, d'avance,
D'amour et d'espérance,
Je sens battre mon cœur!
Ce moment enchanteur,
Me promet le bonheur.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PATERNICK *entrant doucement par la droite.*

PATERNICK, *à part.*

Je n'ai pas entendu parler de cette petite Louise... ça m'inquiète et... Ah! la voici...

(*Il se cache derrière un grand fauteuil et écoute.*)

DOMINIQUE.

Louise! non... jamais... je ne vous oublierai!...

(*Il lui baise la main.*)

PATERNICK, *à part.*

Qu'est-ce que j'entends?... c'est de la diplomatie... qu'elle fait là!...

LOUISE.

AIR : *Du crédit et de la fortune.*

Dépêchez-vous, car le temps presse...

DOMINIQUE.

Le service que je reçois
Vous assure tout' ma tendresse.
Disposez des jours que j'vous dois.
Vous nous sauvez d' la plus noir' perfidie.

PATERNICK, *à part.*

Dieux! quel complot je viens de découvrir!

LOUISE, *bas.*

Partez, j'vous prie.

DOMINIQUE, *tendrement.*

Tu m' sauv' la vie!...
Et maintenant j'aurai peur de mourir.

ENSEMBLE.

Dépêchons-nous, car le temps presse.
Le service que je reçois...
Vous assur' toute ma tendresse;
Disposez des jours que j'vous dois!

LOUISE.

Dépêchez-vous, car le temps presse.
D'la prudence, écoutez la voix;
Sur vous, je veillerai sans cesse,
Pour m'acquitter de c' que j' vous dois!

PATERNICK, *à part.*

Qu'ai-je entendu, dieux! la traîtresse...
Elle oublierait tout à la fois,
Et son pays, et ma tendresse...
Quel affront ici je reçois!

(*Dominique baise encore sa main, et s'échappe par la gauche, en emportant sa valise et son sabre.*)

SCÈNE IX.

LOUISE, PATERNICK, *caché.*

PATERNICK, *à part.*

Oh! quelle trahison!

LOUISE, *le regardant sortir et mettant la main sur son cœur.*

Je suis contente de moi!

PATERNICK, *se montrant un peu.*

Il y a de quoi...

LOUISE.

Courons maintenant m'informer... (*Elle va pour sortir par la droite et se trouve nez à nez avec Paternick; elle jette un cri.*) Ahi!...

PATERNICK.

C'est très-joli!...

LOUISE, *troublée.*

Vous m'avez fait peur!... Comment, vous étiez là?...

PATERNICK, *croisant les bras.*

Et j'ai tout entendu!...

LOUISE, *à part.*

C'est fait de nous!... (*Haut et s'efforçant de sourire.*) Eh bien!... quoi?... qu'est-ce que vous avez entendu?...

PATERNICK.

Elle ose le demander!... tu oses le demander... transfuge?... Qu'on trahisse, c'est bien... ça peut arriver aux plus honnêtes gens! mais qu'on vienne encore vous dire avec un petit air... *Qu'est-ce qu'il y a?... qu'est-ce que vous me demandez?... je ne vous connais pas!...* Quand ici, à cette place... j'ai vu signer le traité d'alliance sur votre main!... j'ai entendu... deux signatures!...

LOUISE, *à part.*

Je respire! (*Haut.*) V'là tout ce que vous avez entendu?

PATERNICK.

Ce n'est pas assez peut-être...

LOUISE, *affectant un air gai.*

Alors, j'ai donc bien réussi! puisque vous-même, vous avez été dupe!...

PATERNICK.

Dupe!... comment?... ce baiser était une feinte?...

LOUISE, *finement.*

Eh! sans doute...

AIR: *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Vous l'aviez dit, vous vouliez tout savoir,
Il fallait bien employer l'artifice...
Pour obtenir ce que l'on veut avoir,
Il faut souvent fair' plus d'un sacrifice!...
Près d'un enn'mi, nos p'tits moyens tompeurs
Sont bien plus sûrs que tout's vos grandes trames!
C'est un sourire, un mot, un r'gard flatteurs...
Pour réussir... accorder quelqu's faveurs,
C'est la politique des femmes.

PATERNICK.

Il serait possible!... elle s'est laissée embrasser... par esprit national!

LOUISE, *feignant de pleurer.*

Certainement, et vous n'êtes qu'un ingrat! après tout ce que je fais pour vous!

PATERNICK.

O mon amie!... bien vrai... vous n'avez pas trahi?

LOUISE.

Sans moi... ils seraient déjà loin... ils voulaient s'emparer de vous...

PATERNICK.

Ah! diable... non, un moment... la garnison d'Orcka ne sera ici qu'à deux heures...

LOUISE, *frappée.*

A deux heures !

PATERNICK.

J'ai reçu la réponse... douze cents hommes... solides... qui s'empareront de la porte Saint-Jérôme.

LOUISE, *à part.*

La porte Saint-Jérôme, juste le moment que je leur ai indqué... ils sont perdus!... (*Elle réfléchit.*) Que faire?...

PATERNICK.

AIR : *Vous chantiez sur cette route.*

Pour m'aider dans la bagarre,
J'aurai des cosaq's fort beaux,
D'mon n'veu, superbe Tartare,
J'prends la lance et le schakos...
Grâce à la grande casaque,
Aux moustaches de longueur!...
J'aurai bien l'air d'un cosaque,
Je s'rai laid à faire peur. (*bis.*)

J' les conduirai; et au même coup de deux heures, la milice bourgeoise quitte le bonnet de nuit pour le bonnet de police... s'assemble sur cette place et arrête tous mes gaillards à domicile! Ah! ah!...

LOUISE, *froidement*

Oui! vous croyez ça?... Eh bien! c'est ce qui vous trompe... tout est manqué...

PATERNICK, *stupéfait.*

Bah!...

LOUISE.

Ils vous échappent!...

PATERNICK.

Parole d'honneur?...

LOUISE.

Ils partent dans un quart-d'heure... et vos douze cents hommes, vos cosaques ne trouveront plus personne!

PATERNICK, *étourdi.*

Dieux!... je cours rassembler ma milice bourgeoise?...

LOUISE.

Vous ne pourrez pas sortir... ils ont placé des sentinelles partout...

PATERNICK, *regardant au fond.*

C'est, ma foi, vrai... Me voilà bloqué!... et ces imbécilles de bourgeois qui ne se leveront qu'à deux heures...

LOUISE, *vivement.*

Attendez... il y a un moyen...

PATERNICK.

Je l'adopte avec transport!...

LOUISE.

Avancez cette horloge...

PATERNICK.

Vous croyez que ça les fera reculer?

LOUISE.

Faites sonner deux heures. (*A part.*) Ils entendront le signal... la porte Saint-Jérôme sera ouverte... et ils sont sauvés...

PATERNICK.

Eh bien!... après?

LOUISE.

Eh bien! eh bien! votre milice se mettra sur pied et pourra les arrêter jusqu'à ce que les autres viennent.

PATERNICK.

Idée victorieuse!... Je ne crains qu'une chose.

LOUISE.

Quoi donc?

PATERNICK.

Mes chers concitoyens ne sont pas très-vifs, et avant qu'ils aient dit adieu à leurs femmes, allumé leurs chandelles, trouvé leurs fusils...

LOUISE, *à part.*

C'est bien là-dessus que je compte! (*Haut.*) Eh! non, les Français surpris, en désordre, ne songeront pas même à se défendre, et vous en aurez plus d'honneur!

PATERNICK, *électrisé.*

Elle a raison!... Ravissante fille!... Va! tu mérites bien d'être la moitié d'un héros. Viens, qu'un chaste baiser...

LOUISE, *le poussant.*

Dépêchez-vous!...

PATERNICK.

C'est juste.

(*Il approche la table de l'horloge, place une chaise dessus et se met à grimper.*)

LOUISE.

Ne faites pas de bruit...

PATERNICK, *montant.*

Cette petite fenêtre donne sur la grande place, je commanderai de là les manœuvres.

LOUISE, *à part.*

Je tremble...

AIR : *Taisons-nous.* (De Théobald.)

(*A voix bassse.*)

Taisons-nous, (*bis.*)
Craignons quelque surprise.

PATERNICK, *s'accrochant aux barreaux de la fenêtre, à droite, et le pied sur la chaise.*

Non, tout nous favorise,
Et les livre à nos coups!

LOUISE.

Taisez-vous!

PATERNICK, *tournant l'aiguille.*

Taisons-nous.

TOUS DEUX.

Taisons-nous.

(*Silence. Au moment où l'aiguille marque deux heures, on entend sonner les deux coups.*)

LOUISE, *avec anxiété et écoutant à gauche.*

Rien! ..

(*Reprenant l'air.*)

J'ai beau prêter l'oreille...
Je crois que tout sommeille...
O ciel! protége-nous!

(*Elle ouvre tout doucement le contrevent de la fenêtre, à gauche, et au clair de la lune, on aperçoit les capotes grises des Français qui passent sur la terrasse et descendent l'escalier.*)

(*Bas.*)

Les voici!... Taisez-vous!...

PATERNICK, *regardant par la petite fenêtre.*

Oui! ça marche à merveille,
Tout not' mond' se réveille,
Bourgeois... accourez tous...
Et surtout, taisez-vous!

CHOEUR DE FRANÇAIS, en sourdine, pendant qu'ils défilent sur la terrasse.

Marchons, prêtons l'oreille...
Je crois que tout sommeille,
Venez... suivez-nous!
Mes amis, taisons-nous.
Garde à nous.

(*La musique continue en sourdine jusqu'à la fin de l'acte.*)

PATERNICK, *à la fenêtre.*

Un... deux... trois... Allons donc, traînards...

LOUISE, *bas à Dominique, qui paraît sur la terrasse.*

En sortant, jetez-vous dans le bois à gauche, pour éviter la garnison d'Orcka.

DOMINIQUE, *bas et voulant l'entraîner.*

Venez nous montrer le chemin.

PATERNICK, *se retournant.*

Hein! que vois-je? Les bonnets à poil qui se sauvent!

LOUISE.

O ciel....

PATERNICK.

Louise, arrêtez-les... mes bourgeois ne sont encore que cinq!

DOMINIQUE, *entraînant Louise.*

Venez vite!

PATERNICK, *criant.*

Eh bien! ils sont même des prisonniers... attendez!... (*Il fait un mouvement pour descendre, Dominique s'élance, renverse la table et la chaise, Paternick reste suspendu, le pied sur une corniche du mur et la main accrochée aux barreaux de la fenêtre. Criant à la fenêtre et se débattant :*) Au secours!... à moi, Russie!... Allons, le tambour de la milice les empêche de m'entendre!... Au diable les imbécilles!

(*Le tambour bat à droite, les Français continuent à défiler. La toile tombe.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente un site sauvage, au milieu d'une forêt couverte de neige; au fond, un ruisseau gelé, et sur l'autre bord des rochers entremêlés de pins, hérissés de glaçons.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DOMINIQUE, LOUISE, *enveloppée dans un manteau de hussard et endormie;* PLUSIEURS SOLDATS *groupés autour du feu de bivouac.*

(*Au lever du rideau, Louise est couchée, près d'un faisceau de fusils qui soutient un manteau qui lui sert d'abri; Dominique veille sur elle. Plusieurs soldats de différens corps, et vêtus d'uniformes à peine reconnaissables, sont placés ça et là autour du feu. Les uns sont enveloppés de pelisses déchirées, d'autres ont les pieds entourés de morceaux de fourrures. Au fond, deux sentinelles à chaque extrémité du théâtre; sur le devant de la scène, un vieux soldat debout, un bras en écharpe et l'autre appuyé sur son fusil. Il fait nuit, mais le jour commence à se lever au milieu de la scène.*)

DOMINIQUE, *au vieux soldat.*

Meunier ne reparaît pas?

LE VIEUX SOLDAT, *regardant.*

Pas encore; il est allé reconnaître le chemin... s'il y a moyen, au milieu de ce déluge de neige.

UN JEUNE SOLDAT, *près du feu.*

Oui, la neige dans le nez, et les cosaques sur le dos... Ils disent qui défendent leur patrie... Je vous demande si ça a l'air d'une patrie, ça?

LE VIEUX SOLDAT.

Plains-toi donc, blanc-bec... (*Montrant Louise.*) Quand cette bonne petite créature, qui nous a servi de guide, ne dit rien... Pauvre petite mère!... il y a encore une goutte d'eau-de-vie dans ma gourde!... je la garde pour elle.

LE JEUNE SOLDAT.

Pardine, elle est du pays, elle!... le froid, c'est son élément.

LE VIEUX.

C'est égal, fais comme elle, n' souffle pas l' mot, et souffle dans tes doigts... c'est la consigne.

TOUS, *murmurant.*

Oh! la consigne...

UN SOLDAT.

Nous ne sommes pas sous les armes.

LE VIEUX.

Je conviens que nous ne sommes pas à la revue du Carrousel... la tenue n'est pas aussi sévère; mais faut pas moins que la discipline ait son cours... Silence donc, ou vous attirerez ces nuées de corbeaux, ces bédouins du pays... qui nous suivent à la piste... et faudra remuer les bras!

LE JEUNE SOLDAT.

Eh bien! ça nous réchauffera...

UN AUTRE.

Je ne sens plus mes pieds.

LE JEUNE SOLDAT.

Et vous même, l'ancien, vous avez froid?

LE VIEUX SOLDAT.

Eh bien! j'ai froid... quoi! quand j'étais en Egypte, j'avais chaud! voilà tout.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PLUSIEURS FOURRAGEURS, *apportant des branchages de pin, qu'ils jettent dans le feu.*

LES PREMIERS SOLDATS.

Allons donc, l'arrière-garde!

CHOEUR, entourant le feu.

AIR : *Savoir supporter ses malheurs.* (Bénioski.)

Allons, vit' du feu, mes amis;
Que la flamme pétill' et s'élance,
Et brille à nos regards surpris,
Comme l'imag' de l'espérance.

TOUS, *avec joie.*

Du feu, du feu, mes bons amis!...

(*Ils entourent le foyer dans différentes positions; les uns assis, les autres couchés. Dominique est toujours sur le devant de la scène, près de Louise, qui s'éveille.*)

DOMINIQUE.

Eh bien! ma petite Louise, comment vous trouvez-vous?

(*Prenant sa main.*)

LOUISE, *s'efforçant de sourire.*

Je me sens mieux! car vous êtes sauvés, je l'espère maintenant... c'est tout ce que je voulais; et, dès que vos camarades seront de retour... qu'ils auront retrouvé la route, (*avec un soupir*) je vous dirai adieu!

DOMINIQUE.

Nous quitter!...

LOUISE.

Eh! mais, il le faut bien...

DOMINIQUE, *interdit.*

Pourquoi donc?...

LOUISE.

Vous allez revoir votre patrie!... moi, je reste dans la mienne.

DOMINIQUE.

Ah!... je ne pensais pas à cela... je m'étais figuré que vous auriez envie de voir la France! c'est un si beau voyage!

LOUISE.

Que dites-vous, monsieur Dominique, vous suivre!... moi!...

DOMINIQUE.

Eh! oui; laissez-les dans leur pays du diable... avec leurs visages de loups; vous êtes trop gentille, vous jurez trop à côté d'eux... D'ailleurs, quand ils sauront ce que vous avez fait pour nous, songez donc à quels mauvais traitemens vous serez exposée!

LOUISE.

Ah! ce n'est pas là ce que je redoute! j'ai l'habitude de souffrir.

DOMINIQUE.

Et moi, voilà ce qui m'enrage! Quand je pense que vous serez malheureuse, qu'on vous maltraitera... morbleu! je ne le souffrirai pas, et au risque de me faire écharper, je retournerai plutôt avec vous.

LOUISE, *effrayée et avec tendresse.*

Oh! non... je vous en supplie... ils vous tueraient, et je serais mille fois plus à plaindre.

DOMINIQUE, *souriant.*

Dame, alors... je ne vois qu'un moyen... si vous ne voulez pas que j'aille avec vous, il faut bien que vous veniez avec nous.

LOUISE, *baissant les yeux.*

Le puis-je?

DOMINIQUE.

Et pourquoi pas?... comment! parce que je n'ai pas ajouté que je serais votre mari, vous supposez peut-être... fi donc!... ça va sans dire au moins, mamzelle, et quand un honnête homme... un brave garçon... dit : J' vous aime... mais là, du fond du cœur... c'est comme s'il avait dit : Je vous offre ma main, voulez-vous être ma femme?

LOUISE.

Moi! votre femme!... après ce que j'ai fait... avez-vous oublié...

DOMINIQUE.

Non, morbleu! je ne l'ai pas oublié, et c'est à cause de ça...

AIR : *A soixante ans.*

J' n'ai pas d' fortune, et pour qu'un jour j'avance,
Il me faudrait encore plus d'un combat;
Mais, croyez-moi, dans mon pays, en France,
C'est quelque chos' qu' la femme d'un soldat!...
Chacun respect' la femme d'un soldat;
Est-elle veuve, et du malheur esclave,
Ell' trouv' bientôt mill' cœurs reconnaissans,
Qui s' font honneur d'êtr' ses appuis constans!...
Car on se dit : *C'est la veuve d'un brave;*
Et la patrie adopte ses enfans.

LOUISE, *attendrie.*

Ah! si je n'écoutais que mon cœur...

DOMINIQUE.

Eh bien! touchez-là... et partons! je serai fier de vous montrer à mon vieux père, à mes amis... je leur dirai... Voilà!... ma femme et trois blessures, c'est ce que j'ai trouvé de mieux en Russie...

LOUISE, *émue.*

Bon Dominique!... mais je n'abuserai pas de votre générosité; je vous aime trop pour vous charger de mon malheur!...

AIR *d'Aristippe.*

Puisque votre cœur me pardonne,
Je suis contente, adieu, partez...

Et chaque jour j' prierai Dieu qu'il vous donne
Le bonheur que vous méritez. (*bis.*)

DOMINIQUE.

Ah! ce bonheur qui vient de m'apparaître
Au hasard seul pourquoi l'abandonner?...
Le ciel me le r'fus'ra peut-être...
Et vous pouvez me le donner!...

LA SENTINELLE, *de gauche.*

Silence! j'entends marcher...

LES SOLDATS, *écoutant*

Attention!...

LA SENTINELLE.

Qui vive!...

MEUNIER, *dans la coulisse.*

France!...

TOUS, *avec joie.*

C'est Meunier!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, MEUNIER.

MEUNIER, *à la cantonnade.*

Tenez-vous prêts aux avant-postes.

DOMINIQUE.

Eh bien!

MEUNIER, *un peu sombre.*

Allons, enfans, debout... qu'on se prépare...

(*Mouvement dans le bivouac. Les soldats se rassemblent dans le fond. Meunier, Dominique, Louise et le vieux soldat sont seuls sur le devant de la scène.*)

DOMINIQUE, *à Meunier.*

Ah! nous partons! tu as donc trouvé un chemin?

MEUNIER, *à mi-voix.*

Au contraire, je n'ai trouvé que l'ennemi.

LOUISE.

O ciel!

MEUNIER.

La neige a recouvert toutes les routes... parvenu à la lisière du bois, j'espérais découvrir quelques traces de notre armée... rien, rien qu'un désert immense... le ciel et

de la glace!... pour dernière ressource, j'ai fait tirer quelques coups de fusils...

DOMINIQUE.

Quelle imprudence!...

MEUNIER.

Je m'en suis aperçu trop tard... car aussitôt, nous avons distingué à l'horizon une masse noire qui se dirigeait sur nous... ça ressemble comme deux gouttes d'eau au corps d'armée du vieux Kutusoff, qui nous longe depuis Krasnoï...

DOMINIQUE.

Alors, faut en découdre!...

MEUNIER.

C'est mon idée!...

LOUISE.

Y pensez-vous? soixante malheureux épuisés de fatigues! Non... je puis vous les faire éviter... (*Montrant la droite.*) En passant ce ruisseau, et vous jetant dans les montagnes!...

MEUNIER, *avec humeur.*

Encore des contremarches, si c' n'était c'te chienne de Sibérie... (*Au vieux soldat.*) Qu'est-ce que t'en dis, mon vieux?...

LE VIEUX SOLDAT.

Dame!... si l' voyage est long... (*A mi-voix.*) J' te préviens qu'il n'y a plus de munitions de bouche... et ils disent qu'ils ont faim...

MEUNIER.

Parbleu... et moi donc! si on les écoutait... (*A haute voix, et aux soldats qui se rangent au fond.*) Enfans! nous allons faire une petite promenade... On n'aura pas faim avant ce soir... entendez-vous?... (*A mi voix.*) Inutile de dire pourquoi!...

LES SOLDATS, *murmurant.*

Hum! hum!

MEUNIER, *élevant le ton.*

Pas de raisons!.. Si je voulais... j'aurais faim aussi; mais je ne veux pas... ça finit là...

AIR : *Vaudeville de* l'Anonyme.

Par le flanc gauche et marchons au plus vite

UN SOLDAT.

Non pas.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

UN AUTRE.

Ni moi.

LE PREMIER.

Je ne quitt' pas mon feu.

LE SECOND.

Je n' bouge plus.

MEUNIER.

Je crois que l'on hésite...
Que viens-j' d'entendre, y songez-vous, corbleu?...
Quoi! j' vous verrai trahir votr' destinée?
Non!... un soldat d'Arcole et de Lodi,
N' doit pas finir au coin de sa ch'minée, } (*bis.*)
Quant à deux pas, il a l' feu d' l'ennemi. }

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA SENTINELLE DE DROITE, *qui rentre précipitamment.*

LA SENTINELLE.

Alerte... les cosaques!

TOUS, *se levant.*

Les cosaques!...

LA SENTINELLE.

En v'là un qui accourt au galop. (*Montrant la droite.*)

DOMINIQUE.

De ce côté!

MEUNIER, *froidement et montrant la gauche.*

Et par-là, Kutusoff!...

DOMINIQUE.

Nous sommes cernés!

MEUNIER.

C'est fini... (*Aux soldats.*) Enfans, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous sauver, n'y a pas moyen... (*Avec une émotion concentrée.*) Embrassons-nous!... le bataillon carré, et qu'on distribue les cartouches!...

(*Mouvement des soldats qui se tendent la main et se préparent.*)

DOMINIQUE, *à Louise, et prenant un fusil.*

Maintenant, je ne te retiens plus... Va-t'en! va-t-en! Louise!...

LOUISE, *vivement.*

M'éloigner, dans un pareille moment... Non... c'est à présent que je ne te quitte plus...

DOMINIQUE.

Comment?...

LOUISE.

Oui, je partagerai ton sort, quel qu'il soit... je m'attache à tes pas... Si tu es blessé, c'est à moi de te soigner, de te consoler. (*Lui prenant la main.*) Ne m'avez-vous pas dit que j'étais votre femme?...

DOMINIQUE, *ému.*

Tu le veux!... eh bien, soit!... ça doublera mon courage!...

MEUNIER, *regardant à droite.*

Ah! ça... il est tout seul... c'cosaque...

DOMINIQUE.

Ça doit être l'avant-garde... (*Étonné.*) Dieu me pardonne... c'est mon cheval!... mon pauvre Marengo... que j'avais été obligé d'abandonner cette nuit... Eh! Marengo!

(*Il court au-devant de lui avec quelques soldats.*)

MEUNIER, *regardant toujours.*

Hé!... hé!... v'là son cavalier à bas!...

LES SOLDATS, *dans la coulisse.*

Prisonnier!...

PATERNICK, *en dehors.*

Un moment... Français!...

MEUNIER.

Amenez-le ici...

LES SOLDATS.

Marche!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, PATERNICK, *vêtu en cosaque, la lance à la main, et poussé par les soldats.*

PATERNICK.

Pas de violences, Français... j'vous dis que je m'rends, n'ayez pas peur...

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Malgré la lance que je porte,
Je n' veux pas vous faire de mal.
Rassurez-vous, brave cohorte,
J' viens parler à votr' général.

DOMINIQUE, *l'examinant.*

C'est p't-êtr' un espion qui se cache...

MEUNIER.

On va bientôt savoir cela; (*S'avançant.*)
Il faut lui couper la moustache.

PATERNICK, *l'ôtant et la lui présentant.*

C'est inutile... la voilà!

LOUISE, *étonnée.*

C'est Paternick.

MEUNIER.

Il tombe du ciel.

PATERNICK.

Non, je tombe de cheval.

DOMINIQUE.

Notre ami d'hier soir, qui est en cosaque ce matin.

PATERNICK.

C'est un petit costume de campagne que j'ai pris pour arrriver jusqu'à vous... car... Ne confondons pas, Français, je suis cosaque, mais je suis honnête, et c'est pour vous ramener votre alezan que vous aviez oublié...

DOMINIQUE.

Est-il possible!...

PATERNICK.

Oui! nous pourrons faire un échange... (*Il aperçoit Louise.*) La voilà!... ma timide Louise!... la colombe au milieu des vautours!...

MEUNIER.

Un échange!...

DOMINIQUE.

Que voulez-vous dire?...

PATERNICK.

Que dans le trouble de votre depart... vous vous êtes trompé, bon jeune homme, et ce n'est pas votre excellent coursier que vous avez emmené...

DOMINIQUE, *avec ironie.*

C'est pour cela que vous avez couru après nous?...

PATERNICK.

Uniquement!...

MEUNIER, *avec défiance.*

Hum... je me défie de ce luron-là...

(*Il emmène Dominique de côté, ainsi que plusieurs soldats, et paraît se consulter avec eux. Il envoie quelques éclaireurs dans différentes directions. Paternick se trouve seul avec Louise.*)

PATERNICK, *s'approchant de Louise.*

Chère amie... je vous revois enfin... je vous ai bien pleurée, allez !...

LOUISE.

Quelle imprudence à vous... de venir ici !...

PATERNICK, *bas.*

Ce n'est pas ma faute... c'est ce maudit cheval... que j'avais pris, pour courir au-devant de mes gens, et qui, au lieu d'aller à droite, a voulu absolument aller à gauche... il les avait flairés!... La bête est entêtée ; moi, j'ai du caractère... J'ai dit : Ma chère, un moment!... Nous nous sommes pris de mots!.. j'avais beau le rouer de coups, ces chevaux français ça n'entend pas le russe ... il a pris le galop la tête entre les jambes, et en arrivant il m'a jeté les quatre fers en l'air !...

(*Pendant ce récit, il y a beaucoup d'agitation dans le grouppe de Meunier ; plusieurs soldats accourent et lui parlent vivement, en montrant la gauche, comme s'ils attendaient quelque chose d'extraordinaire.*)

LOUISE.

C'est une nouvelle manière de faire des prisonniers.

PATERNICK.

Prisonnier ! du tout ... je ne le suis pas ! ... ce sont eux au contraire ! j'avais donné mes instructions ! mes douze cents hommes me suivent, et dans cinq minutes...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PLUSIEURS SOLDATS *accourant de la gauche et se parlant les uns aux autres.*

LES SOLDATS, *entre eux et avec joie.*

Il serait possible ! ...

PATERNICK.

Ils m'ont entendu ! voilà déjà la peur qui les galoppe !..

LOUISE, *courant à Dominique.*

Qu'y-a-t-il donc ?...

DOMINIQUE, *avec transport.*

Ils approchent...

LOUISE *effrayée.*

Les Russes ?

DOMINIQUE, *bas.*

Non ... les Français !... grâce au ciel ! Meunier s'était

trompé... et tenez (*montrant la gauche*) regardez là-bas... (*s'essuyant les yeux*) voyez-vous, les uniformes bleus ?...

LOUISE.

Je respire !...

PATERNICK, *de loin et remarquant leur agitation.*

Pauvre gens... ils se voient pincés !... ça m'fait de la peine !...

DOMINIQUE, *à Louise.*

Faites vos adieux à M. Paternick !

LOUISE, *revenant près de Paternick.*

Oh ! que je suis contente !...

PATERNICK.

N'est-ce pas, chère amie, que je suis arrivé bien à propos ... pour vous délivrer? mais n'allons pas faire encore quelques bêtises. (*L'attirant de côté.*) Mettez-moi au courant de leur position! vous avez tout observé ?...

LOUISE, *finement.*

Oh ! oui ?...

PATERNICK.

Faites-moi vite votre rapport.

LOUISE, *mystérieusement.*

Chut !.. d'abord, je ne les ai pas quittés d'un moment...

PATERNICK.

Très-bien !

LOUISE.

Je me suis attachée... particulièrement, au jeune homme.

PATERNICK.

Je vous l'avais recommandé !...

LOUISE.

Et comme il m'a fait la cour...

PATERNICK, *se frottant les mains.*

Je l'espérais parbleu bien.

LOUISE.

Et qu'il a toujours causé avec moi...

PATERNICK.

Vous n'avez rien oublié de ce qu'il vous a dit?

LOUISE, *avec intention.*

Ah ! je ne l'oublierai jamais !... j'ai fait une découverte qui va bien vous étonner...

PATERNICK.

Du tout... rien ne m'étonne, ma chère.

LOUISE.

Je me suis aperçue que... ce jeune Français...

PATERNICK.

L'hussard?...

LOUISE, *hésitant.*

Était... plus aimable que vous.

PATERNICK.

Bah!

LOUISE.

Plus jeune...

PATERNICK.

Allons donc, espiègle...

LOUISE.

Qu'il avait défendu ma mère, qu'il était brave, sensible, généreux...

PATERNICK.

Vous avez découvert tout ça?

LOUISE.

Bien mieux : j'ai la certitude qu'il m'aime... et pour épier ses démarches, pour bien savoir tout ce qu'il fera, je vais partir avec lui.

PATERNICK.

Comment!...

LOUISE.

Oui, dans votre intérêt, et pour vous tenir au courant, je vais le suivre en France, et je ne le quitterai de ma vie!...

PATERNICK, *stupéfait.*

C'est là votre dernier rapport?...

LOUISE.

Absolument.

PATERNICK.

Et vous croyez qu'on vous laissera exécuter votre plan?..

DOMINIQUE, *lui frappant sur l'épaule de l'autre côté.*

Qui est-ce qui s'opposera, paour?

PATERNICK, *s'encourageant.*

Moi, jeune imprudent!... moi, Bazile-Ivan Paternick!.. car à la fin je sortirai de la modération!... Transplanter cette jeune fleur du Nord, dans votre pays qui est une véritable serre chaude!... mais, malheureux... ça ne prendra pas!...

DOMINIQUE.

Ça me regarde.

PATERNICK, *hors de lui.*

C'en est trop!...

AIR : *Ces postillons.*

Puisqu'on me fait un tel outrage,
Eh! bien, bas les armes, Français!

DOMINIQUE, *riant.*

Est-il fou? quel est ce langage?

PATERNICK.

Vous êtes pris dans mes filets; (*bis.*)
Oui, mon armée est là tout proche,
Ell' va paraîtr', j' n'ai qu'à dire deux mots.

MEUNIER, *vivememt.*

N'y a pas d'danger qu'elle s'approche,
(*Montrant la droite.*)
Car voici nos drapeaux. (*bis.*)
(*On entend plusieurs cris à gauche, et le tambour battre la marche.*)

PATERNICK, *surpris.*

Qu'est-ce que c'est?...

MEUNIER.

Les Français!...

PATERNICK.

Oh!... (*On entend des cris à gauche :* France! France!)

MEUNIER, *hors de lui.*

Les voilà!...

TOUS, *mettant leurs bonnets au bout de leurs fusils.*

France!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PLUSIEURS OFFICIERS et QUELQUES GRENADIERS.

(*Ils entrent précipitamment et se jettent dans les bras de Meunier, de Dominique et des soldats, pendant le chœur suivant.*)

CHOEUR.

AIR : *Ah! quel plaisir, quel bonheur.*

Quel beau jour pour la Faance,
Les voilà! les voilà retrouvés!
Nous perdions l'espérance,
Le ciel les a sauvés.
(*Se prenant les mains.*)
Mes amis, mes amis, doux moment pour nos cœurs,
Je sens couler mes pleurs!...
Quel beau jour pour la France, etc.

PATERNICK, *regardant à droite.*

C'est ma foi vrai!... des troupes superbes, des hommes magnifiques!... (*Regardant à gauche.*) Je doute que les miennes se hasardent!... Oh! non! (*Haut.*) Vous êtes libres, Français, et même, si vous voulez m'emmener aussi, vous êtes les maîtres... le sort m'a trahi!

DOMINIQUE.

Qu'est-ce que nous ferions de vous?

PATERNICK.

Je ne sais pas. (*Avec dépit.*) Alors, il ne me reste qu'à vous souhaiter un heureux voyage.

COEUR GÉNÉRAL.

AIR: *Ah! c'est affreux, ah! c'est abominable.* (De Jonas.)

Partons! partons! Quelle douce espérance,
Nous retrouvons des frères, des amis;
Nous oublierons notre longue souffrance,
En revoyant le ciel de not' pays.
Mon cœur palpit' d'avance,
A la seule espérance
De revoir notre France.
Partons, mes chers amis.

(*Les soldats sont rangés au fond comme pour se mettre en marche; Meunier est à leur tête. Dominique conduit Louise qui fait des signes d'adieu à Paternick. Le tambour bat dans le lointain. Le rideau tombe.*)

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTA. Les costumes de *l'Épisode de* 1812 ont été lithographiés et coloriés par M. Henri Monnier. Ils se trouvent chez H. Gaugain, rue Vivienne, n° 4.

157
83
16
307

P